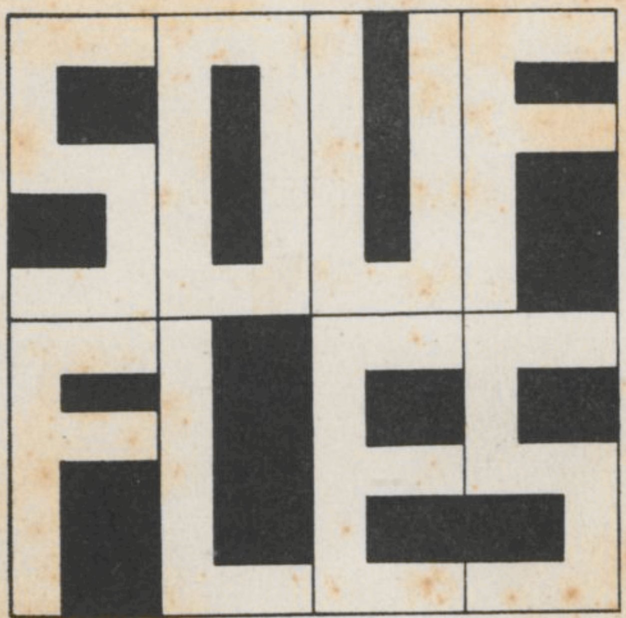


revue poétique
et
littéraire



souffles

revue trimestrielle

directeur abdellatif laâbi

siège social 10 rue jouinot gambetta
ccp 989.79 - tél. 235-92
rabat maroc

sommaire

prologue

premier trimestre 1966

PROLOGUE

Les poètes qui ont signé les textes de ce numéro-manifeste de la Revue « SOUFFLES » sont unanimement conscients qu'une telle publication est un acte de prise de position de leur part dans un moment où les problèmes de notre culture nationale ont atteint un degré extrême de tension.

La situation actuelle ne recouvre pas comme on pourrait le croire une prolifération créatrice. L'agitation culturelle que des individus ou des organismes voudraient faire passer pour une crise de croissance de notre littérature n'est en fait que l'expression d'un marasme entretenu ou encore d'un certain nombre de méprises sur le sens profond de l'activité littéraire.

La contemplation pétrifiée du passé, la sclérose des formes et des contenus, l'imitation à peine pudique et les emprunts forcés, la gloriole des faux talents constituent le pain frelaté et quotidien dont nous assomment la presse, les périodiques et l'avarice de rares maisons d'édition.

Sans parler de ses multiples prostitutions, la littérature est devenue une forme d'aristocratisme, une rosette affichée, un pouvoir de l'intelligence et de la débrouillardise.

Nous n'en sommes pas à une querelle des anciens et des modernes près. En fait, la littérature qui sévit aujourd'hui recèle le plus souvent un éclectisme étonnant d'héritages et d'adoptions par ouï-dire. Il serait même possible pour le critique objectif d'étudier ici, sur le vif, des courants littéraires déjà consommés ; et puisque les brochures touristiques parlent d'une « terre de contrastes », on trouverait sur le plan littéraire de quoi satisfaire toutes les curiosités, toutes les nostalgies : résidu de la poésie classique du Moyen-Age, poésie orientale de l'exil, romantisme occidental, symbolisme du début du siècle, réalisme social, sans parler des résultats de l'indigestion existentialiste.

Sur ce, des « représentants » de la « littérature marocaine » siègent dans des manifestations internationales et des congrès des écrivains se tiennent dans notre pays. Le lecteur se trouve à la fois désorienté et écœuré. Son insatisfaction est d'autant plus justifiée qu'il peut trouver écho de certains de ses problèmes dans des littératures étrangères que les diverses « missions » mettent bénévolement à sa portée. Le complexe souvent relaté vis-à-vis de notre littérature nationale se trouve expliqué par cette incapacité de la production actuelle à « toucher » le lecteur, à obtenir son adhésion ou à provoquer en lui une réflexion quelconque, un arrachement de son conditionnement social ou politique.

Sur un tout autre plan, la littérature maghrébine d'expression française, qui avait fait naître en son temps beaucoup d'espoir piétine à l'heure actuelle et semble, pour des observateurs, ne plus appartenir qu'à l'histoire. Elle doit cependant être mise en question aujourd'hui.

Deux de ses représentants les plus brillants lui ont célébré avant terme d'émouvantes funérailles [1]. Analysant la situation de l'écrivain colonisé, ses drames linguistiques, sa privation de lecteurs véritables, ils en sont arrivés à la conclusion que cette littérature est « condamnée à mourir jeune ».

D'autres se sont abstenus de verser dans ce déterminisme pathétique. Mais ils en sont tous, malgré une auto-critique lucide, à entretenir le paradoxe d'une littérature suicidée qui continue malgré tout, quoique au ralenti, son cheminement.

On peut se rendre compte aisément, en consultant les nouvelles publications, que ceux qui ont déclaré la mort immédiate de cette littérature se sont quelque peu empressés de conclure. Ceci n'exclut évidemment en rien les problèmes du statut même de la littérature maghrébine d'expression française ; problèmes très délicats, qui doivent être abordés avec prudence en excluant toute tendance à la systématisation. En fait, la situation des écrivains de la génération précédente (celle de Kateb, Dib, Feraoun, Mammeri, Memmi ou même Chraïbi) s'avère étroitement liée au phénomène colonial dans ses implications linguistiques, culturelles et sociologiques. Des autobiographies pacifistes et colorées des années 50 aux œuvres revendicatives et militantes de la période de la guerre d'Algérie, on peut constater que malgré la diversité des talents, la puissance créatrice, toute cette production s'inscrit dans le cadre rigoureux de l'acculturation. Elle illustre parfaitement ce rapport du colonisé et du colonisateur dans le domaine culturel. Ainsi, même si l'homme maghrébin faisait son entrée dans ces œuvres ou si des écrivains autochtones prenaient la parole pour dénoncer des abus, cette littérature demeurait presque toujours à sens unique. Elle était conçue pour le public de la « *Métropole* » et destinée à la consommation étrangère. C'est ce public-là qu'il fallait apitoyer ou éveiller à une solidarité, c'est à ce public qu'il fallait démontrer que le fellah de Kabylie ou l'ouvrier d'Oran n'étaient pas si différents du paysan breton ou du débardeur de Marseille. On a l'impression aujourd'hui que cette littérature fut une espèce d'immense lettre ouverte à l'Occident, les cahiers maghrébins de doléances en quelque sorte. Bien sûr, l'utilité de cette vaste déposition n'est plus à démontrer. Les œuvres maghrébines ont fait leur scandale et accéléré une prise de conscience dans les milieux progressistes en France et ailleurs. Elles furent révolutionnaires en ce sens-là.

Il faudrait, pour ne pas être systématiques nous aussi, excepter l'œuvre de deux ou trois écrivains qui ont dépassé en leur temps tout cadre limitatif même si elles relevaient au départ de ces préoccupations communes.

Faut-il l'avouer, cette littérature ne nous concerne plus qu'en partie, de toute façon elle n'arrive guère à répondre à notre besoin d'une littérature portant le poids de nos réalités actuelles, des problématiques toutes nouvelles en face desquelles un désarroi et une sauvage révolte nous poignent.

---

(1) *Voir Malek Haddad : « Les Zéros tournent en rond » (F. Maspéro 1961) et Albert Memmi : « Portrait du colonisé » (Buchet-Chastel 1957).*

Il fallait de toute évidence parvenir à un pourrissement ou à une mâturité, comme on voudra, pour pouvoir formuler ce qu'on lira dans ces textes.

Les poètes qui crient ici n'ont pas échappé aux écartèlements de leurs aînés mais il leur est arrivé d'estimer avec rigueur les limites de cet héritage qui est loin de constituer pour eux une voie royale. Ils comptent démontrer qu'ils sont moins des continuateurs que des commenceurs.

Ils ont vu avec les yeux de la paix, dans le chœur des insultes au sous-développement, des humiliations actuelles, les mutations d'une société qu'on a trop souvent prise pour un terrain d'essai ou un grenier de légendes. Ils en sont les témoins et les acteurs de pointe. Malgré le kaléidoscope des tonalités, leurs voix s'accouplent en de farouches alarmes.

Des hypothèques restent à lever, des contradictions à colmater et à dépasser, mais des complexes sont balayés, une nouvelle circulation en branle.

Au point où nous en sommes nous devinons déjà les charges que l'on retiendra contre nous et notamment celle du choix de la langue d'expression.

On répondra d'avance, sans vouloir s'engager dans le marais des faux-problèmes, que quatre de ces poètes ont trouvé leur vocation littéraire par le moyen de la langue française. Il n'y a là aucun drame ou paradoxe. Cette situation est devenue par trop banale dans le monde actuel. Le tout est d'arriver à cette adéquation de la langue écrite au monde intérieur du poète, à son langage émotionnel intime. Certains n'y arrivent pas. D'autres même en employant la langue écrite nationale restent à la surface d'eux-mêmes et de la réalité qu'ils veulent abstraire et mettre en cause.

Malgré le dépaysement linguistique, les poètes de ce recueil parviennent à transmettre leurs profondeurs charnelles par l'intermédiaire d'une langue passée au crible de leur histoire, de leur mythologie, de leur colère, bref de leur personnalité propre.

Reste le problème de la communication de cette poésie. D'une part, et cela a été déjà dit (mais étrangement jamais pris au sérieux), il y a la possibilité de traduire ces œuvres si l'on considère tant soit peu qu'elles ont leur place et leur rôle à jouer dans le cadre de notre littérature nationale. D'autre part, ce problème précis de la communication de notre littérature dans son ensemble n'est pas si simple qu'on le croit. Le public capable de lire au Maroc une œuvre littéraire, sans rentrer dans le problème de son appréciation, interprétation ou sa critique ce public est plus que restreint. L'analphabétisme d'un côté, les apparences de culture réduisent à un résidu presque dérisoire le nombre des lecteurs.

Ceci est un autre paradoxe mais il renvoie à un état social global qui ne trouvera pas son dépassement dans des raisonnements ou par un acte magique. Dès lors, pourquoi démissionner pour que le silence retombe, plus accablant encore, plus stérile. La langue d'un poète est d'abord « *sa propre langue* », celle qu'il crée et élabore au sein du chaos linguistique, la manière aussi dont il recompose les placages de mondes et de dynamismes qui coexistent en lui.

Pourquoi se désoler de cette situation comme d'une infirmité alors qu'il faudrait par tous les moyens rattraper le retard contracté et répondre aux urgences du moment.

La génération qui prendra la relève résoudra peut-être le problème mais elle portera déjà le témoignage de son monde, un monde qui ne sera pas le nôtre mais pour lequel nous œuvrons en toute lucidité.

Le plus important est que cette communication à sens unique des œuvres du passé est abolie. L'ère des managers et des maîtres à penser est finie. Il ne pourrait y avoir d'horizons préférentiels ou de tabous d'espace.

Quelque chose se prépare en Afrique et dans les autres pays du Tiers-Monde. L'exotisme et le folklore basculent. Personne ne peut prévoir ce que cette pensée « ex pré-logique » donnera au monde. Mais le jour où les vrais porte-parole de ces collectivités feront entendre réellement leur voix, ce sera une dynamite explosée dans les arcanes pourries des vieux humanismes.

Il a fallu une patience sévère et une auto-censure rigoureuse pour aboutir à cette revue qui se veut avant tout l'organe de la nouvelle génération poétique et littéraire.

« SOUFFLES » ne vient pas pour augmenter le nombre des revues éphémères. Elle répond à un besoin qui n'a cessé de se formuler autour de nous. Si le lecteur lui accorde l'audience que nous espérons, elle pourra, les moyens aidant, devenir un lieu névralgique de débats autour des problèmes de notre culture. Tous les textes qui nous parviendront seront examinés avec objectivité et publiés s'ils sont retenus par notre comité de lecture.

« SOUFFLES » ne se réclame d'aucune niche ni d'aucun minaret et ne reconnaît aucune frontière. Nos amis écrivains maghrébins, africains, européens ou autres sont invités fraternellement à participer à notre modeste entreprise. Leurs textes seront les bienvenus.

Est-il encore besoin de jongler avec les mots ternis à force de commande. L'acte d'écrire ne peut être tributaire d'aucun fichier de recettes, d'aucune concession à la mode ou au besoin lacrymogène de démagogues nantis ou en quête de puissance.

La poésie est tout ce qui reste à l'homme pour proclamer sa dignité, ne pas sombrer dans le nombre, pour que son souffle reste à jamais imprimé et attesté dans le cri.

abdellatif laâbi

Extraits de correspondance

Gennevilliers, le 23.10.65

Il faut que je me sente assez dégoûtant et assez dégoûté pour continuer ma Nausée ; il faut que celle-ci dépasse le domaine du noir. Quoi, nous sommes des aigles ou non ? Je crevais d'asphyxie. Tu ne t'imagines pas à quel point je souffre de vivre dans ces bas-fonds avec une meute de chacals qui en sont encore à dévorer les vieilles brebis du Seigneur. Avec eux point de discussion, on ne peut pas même se faire entendre. Leurs problèmes ? L'argent, la bouse, le chiendent et le froid. Pas de vie potable, pas d'âme (Mohammed en pâtirait). Mais ce choc brutal m'a finalement réouvert sur le vrai gouffre. J'ai pu reprendre mon travail. Je projette d'écrire un roman assez complexe où poésie et délire seraient un. J'ai trouvé du phosphate, aux consciences de s'ouvrir aux tonnes de vices qui m'effritent. Je suis quasiment sacrifié, par saccades : un malchanceux de premier ordre, un aveugle qui hurle à péter. C'est pourquoi j'ai écrit « Sangs ». Je cherche une piste, je suis devenu flic-chirurgien. B.J. t'avait parlé de mon déséquilibre. Il avait raison. Mais mon désarroi ne se voit guère, ne se sent pas, c'est dans mon sang un bacille imbattable, une poignée de baroud prête à sauter, bref c'est moi-même, avec mes tiraillements intestinaux et mes bouches tordues ; moi-même pas fichu de rendre visite à mes collègues poètes ou borgnes ici présents...

Nous devons nous imposer, il est temps. Nous dénoncerons les malfaiteurs qui strient les chairs de notre peuple, essayer d'abolir les traditions les plus proches des ferrements. Proclamer la Liberté. Ce n'est pas sans raison que je m'exile ici. D'abord je voudrais faire un chemin à suivre. Et en même temps attirer l'attention du voleur et du volé, du crocodile et de la victime, des nouveaux sorciers de l'Afrique et des hypnotisés...

Tous ceux d'ici qui se réclament de l'avant-garde se leurrent. L'avant-garde c'est tout ce qui se fait en Afrique. On ne fait ici que continuer une certaine écriture qu'on arrange tant bien que mal, et une philosophie stérile qui n'a de prise sur l'homme que par la confiance qu'il place en elle.

mohammed khaïr-eddine

Casablanca, le 9 Février 1966

Mon cher LAABI,

Je suis convaincu que « Souffles » fera entendre sa voix. Elle aura tôt fait de déjouer les malédictions, les superstitions, de ramener à une conscience plus réelle du monde ces pantins partisans des écoles, des systèmes, des néo, des post et des anti. Toutes ces formules automatiques, préétablies, instinctives ou tout ce qu'on veut, ne sont là que pour nous éloigner de ce que nous pourrions appeler nous-mêmes. Expérience de lâches intellectuels. En poésie, il faut beaucoup de courage. Le « pittoresque littéraire » est mort depuis qu'un grand poète a dit « Je cherche le mot qui correspond à la minute de mes instants ». Si son expérience a été tragique, c'est qu'il a entièrement assumé sa condition, de sexe, d'esprit. Vivre un poème, c'est descendre l'égoût, respirer avec frénésie ces odeurs, ces tourbes gluantes, vivre à même l'homme, dans ce qu'il a de plus élémentaire. Une poésie ne saurait être poésie si elle n'était synonyme de chair, de sang, de sueur, de baves. Elle se défend d'être un « art », l'expression de « sentiments » dits « éternels ». Elle se place aux antipodes de tous les arts, de toute forme artistique du monde, des idéologies, bagatelles, pure connerie que cette soi-disant idée de sauver le monde par la beauté. L'Andalousie restera pour l'homme le rêve le plus inaccessible. Et moi, je crois que la beauté, l'ordre, et la société ne sont qu'une création du Fric, monstre à cornes et sans queue. Nous assistons au ravage du monde par lui-même.

Si « Souffles » persiste dans son esprit, avec cette lucidité qui caractérise ses poètes, elle convaincra ceux qui nous côtoient de la nécessité d'une poésie qui doit délaisser toutes les préoccupations métaphysiques et philosophiques pour s'attacher à l'homme, l'homme avec ses gestes, ses grimaces, le cri de ses entrailles. Qui oserait faire appel aux principes et aux lois en voyant vivre « Etat de violence » ? Toutes ces petites simagrées disparaissent pour laisser place à l'homme (non l'humain), nu, atrocement nu, de cette nudité que l'esprit bourgeois évite, affichant des formules idiotes, imbéciles.

J'ai toujours détesté l'esprit de famille, il faut aller plus loin vers le sang, vers les racines. Qu'on débarrasse enfin le monde de ces couches poisseuses d'intellectuels buveurs de bière.

Salut.

el mostafa nissaboury

hamid el houadri

1

Ne t'étonne pas si dans mon sang brûlent des vers
si la faim brusquement se met à fouetter la vie
si j'ai fait miens des cris de pauvres diables
comme lorsque j'ai aimé
si au rebelle crucifié dans la citadelle
nous avons apporté
un pain noir
et tu avais la foudre dans les yeux
un jour de grève
un jour de famine
tu ne la connais pas l'histoire de ces yeux rouges
maudits mes poèmes sont maudits
qu'on déchiquète les doutes
de quoi s'agit-il mon pays n'est qu'un musée de mendiants
apportez les jarres fils de H'mad-Ou-Moussa
mes tempes réclament les terrifiants
j'ai presque anéanti dans une nausée sans fin
la nuit du 10 chaâbane
des racines de galons de bandits pitoyables
j'ai proclamé haut
le petit lait
l'aâssida
pétri dans un plat de femme privée de ses enfants
les nymphes de Shéhérazade
les kholkhals de Shéhérazade
et par hasard rencontrée sur ma terre
une putain
si mes ancêtres se sont habitués à la flûte
moi je suis une tempête de fièvre
j'entraîne les malades d'hier
vers où cessent les mensonges
inopinément
vers les forêts
les montagnes les lacs
laisse-moi délirer tempête
dormir dans la rue
les morts
où sont les morts
il est encore beau le cimetière
tordez-vous dans la poussière
je ne suis pas en train de vous droguer les nerfs.
je m'attendais
à ces expatriés
ces exilés
ces vagabonds
et tous les esclaves
à vous aussi
même si vous me reniez.

2

Je suis las de m'en foutre
à quoi rime toute cette histoire
des mauvais esprits des putains de quelle terre s'agit-il
et ça veut dire quoi
mon écho au pied de la montagne des incantations jugulant les sauterelles
dans des
eh bien si j'étais fou si j'étais cri dans des rêves de bêtes
ce sera les gerbes

la noirceur la pénombre ah la nuit
d'où vient la nuit avec ses nids de détresse
louange à Dieu seul et béni soit le prophète
messieurs je suis fou

et quoi encore
l'océan et ses naufrages de marins étrangers
une canaille que je hais a la poitrine pleine de
quoi Bab Jdid Sidi fatah El Arsa En'Zala Boutouil Derb ben Hommane
mon ancienne Médina
et « C'est toi ma vie » à la radio de Hajja Mama la voisine
et les nuits du Ramadan qu'on danse au Cabaret-Robert
mais qu'est-ce que ça veut dire cette histoire

voici l'éclaircie
il était une fois
et une bande d'oiseaux
insupportable ton ironie

j'ai laissé les chacals dans des
loin
pas dans l'île aux Génies
la foudre
la mère m'a donné la foudre
viens ma mère
les poubelles publiques regorgent de créatures
par millions ruminant la faim
moi je patine sur des
tel mon inconscience se montre un chien enragé personne ne l'a jamais vu
comme si la mer
et les pyramides d'Orient lavant la face du Nil
du Tigre
et de l'Euphrate
et la foudre
la mère m'a donné la foudre
ne fusille pas l'enfant
il était une fois dans les temps reculés
halte et supporte ta douleur
ne sais-tu pas que je porte l'élément des Atlas
une théière de vieillard
semant le haschich absorbant le haschich c'est ça
du haschich
et une table majdoubines qui habitent la médina
moi je hais la flûte
quoi
et les blessures qui s'éprennent d'exil
quoi
et un soleil malade qui fout le camp
quoi
et des étoiles qui ne se montrent plus
quoi

et la route
elle est encore longue la route
un corbeau noir tourne tourne
abandonnée la ville
des cadavres rien que des cadavres
et qu'est-ce que ça veut dire en fin de compte cette histoire
là-bas
dans une terre de solitude lamentable
ah ah vous attendez de moi
un jour je haletais
enculant les grenouilles dans un pays d'ébène
un brouillard infirme pissait parce que je ne pardonne à personne
et je m'en fous d'ailleurs
tant que le sexe de la poésie restera à dégueuler
la foudre la mère m'a donné la foudre
ne fusille pas l'enfant
il se peut que je sois
il était une fois dans les temps reculés
je me paie vos têtes

X

(Poèmes traduits de l'arabe par Nissaboury avec la collaboration de l'auteur.)



1

Occident
        Epave
mausolée par toutes les campagnes
Avorter le mensonge comme qui dira fouler l'agonie à
                                        [l'ombre des cèdres
des continents se bousculent à la dérive
Plus tard
les cimetières enfanteront leurs livres saints
Partout leur naissance tendue vers le monde
Plus tard
un syndicat pour les morts
une grève pour les morts
la Résurrection pour les morts
Se foutre le doigt ailleurs
dans les caves du Maghreb. Tant pis
ces sables qui saluent la rumeur comme une fiancée de
                                        [toujours
Pourquoi
Faut-il nouer les jungles autour des palais mauresques
Faut-il plomber les gueules des tam-tams
et ces lianes à l'aurore des dieux
Le soleil
        crucifié face aux pyramides
ces prophètes pour plantations
ces missions
        cafés pourris
                de sperme
L'éternité des scandales qui s'incrustent dans le néon
                                        [des ampoules
Seul cortège qui rappelle les cimeterres de notre âge
Le suicide des ruelles
        des avenues
        des bidonvilles
Et vas-y pour fendre la sagesse alpiniste
Décapiter les pavés
La guillotine pour les mots
Chaque nom traduit sa misère
Absente la véracité d'à-présent nyctalope
NUE la démarche
LA POTENCE NUE

2

Morte anesthésie
ta pudeur corrompue
tes volitions sur un lit vierge
Madame
Quand midi complote sous mes siestes
Déjà tes antres vides
Déjà tes regards castrés par la fuite
Trouée cabossée des villes
Ensuite une frontière pour mes kifs
Et devenir entrailles profanes
L'illusion de tes mains dans les sables
Impertinence
Ma fugue
La tienne épousée
Sans témoins
Sans moustiquaire
Cloîtrés Madame
Un crime dans le désert
Jugé non coupable
Un colis pour n'importe où
Violer toute une génération

De fellaghas en retraite
Merci pour le cadeau
Ta pitié morfondue comme une lèpre
J'ai vu madame ta mère
J'ai vu madame ta sœur
J'ai craché dans ma bouche
Plus jamais sens interdit
pour mes salives
Mon souffle se déguise vers l'avenir
Mariage noir au clair de lune
Une misère
Madame
Condamnée au silence
A bâtir un musée pour les oublis
Carte blanche
Qu'est-ce que ça veut dire
carte blanche
Agence de voyage
Bureau de placement
Carte blanche
Qu'est-ce que ça veut dire carte blanche
Les mendiants
Ne feront plus jamais la queue
BRAVO MADAME
Et merci pour le cadeau UNE MISERE

3

Je m'en vais la tête haute
Absorber la misère
Moi l'ami des exilés
Mes dessins animés
Pour maintes évasions
    Millénaires
Les regards assassinés
La veille des morts

A toi l'honneur
    Monsieur l'Ermite

Dépuceler la sagesse
Les pistes dépeuplées
Nos vierges se complaisent
Dans les couleurs nocturnes
Nos sentiers n'ont jamais été
    Impasses
    Jamais indiscrets
De minables camarades
Les caravanes anonymes
Les poisons qui se crispent
En dehors des malaises
A long terme l'Exil
Tant de cimetières
Déjà au feu des croisades

AILLEURS

Offre-moi des strapontins
Je suis l'Exil
Et j'ai honte
Car j'ai vécu
Le désarroi des douars
L'enterrement des mille et une nuits
La chasse aux kasbahs
    A plat-ventre

Dans mon pays
Il y a des régions oubliées
Dans les bas-fonds des mémoires
Ecartelés sans musique
    Sans lecture
Des coupoles de thé
Vert. Non des fraîcheurs
Comme a dit l'Autre

Toute la ville a souffert
De lagunes par toi
Et les miettes à fond noir
Les tombeaux tuberculeux
A même le sol. Hélas

Le ciel pour une fois
S'est effondré dans ma coupe
Je suis sec
Car c'est moi ce prisonnier
Des fantômes à venir
Et non cet homme nu
Là-bas
Qui se cramponne à la foudre
Qui ne sait que pleuvoir
Sur la mer
Une pluie mordue de châtaignes
Et de figues sèches
Moi l'ami des Exilés
Millénaires
Parmi tous ces regards
Assassinés
La veille des morts
J'ai maintes fois dépassé
Les abreuvoirs à tortures
Et je viens vous offrir
Maintenant
Mon cadavre
Non ma pitié
Jamais inerte
Une charogne dérobée
A l'heure sacrilège
Voici les vautours.

mohammed khaïr-eddine

horoscope

la roue du ciel tue tant d'aigles hormis toi
sang bleu
qui erres dans ce cœur oint de cervelle d'hyène
voiries simples — du mica dérive une enfance fraîche
et scinques mes doigts de vieux nopal
en astre noué péril à mes nombrils
vieux nopal
mal couronné par mes rêves de faux adulte
sans chemin
le simoun ne daigne pas réviser ma haine
pour qui je parle de transmutations en transes
pour qui j'érige un tonnerre dans le mur gris du petit jour

cadavres — que parmi le basilic où je me gave
du camboui des peurs géologiques
s'ouvre en volte-face
l'oubliette qui me démange sous l'ongle du pouce

la roue du ciel et les pucelles à bon marché
par les barreaux fétides de la cage de ma gorge
par ma voix de marécage endossant subrepticement
une histoire d'anse perlière
par le lait amer des pérégrinations

je vous crève famines de pygmée
dans un rythme où les mains se taisent
je vous écrabouille
hommes-sommeils-silos-roides
vous dégueulez nos dents blanches salissant
la vaisselle onéreuse de par mes sangs sacrés
du midi exigu d'où fuse mon tertre populeux

terre sous ma langue
terre
comme la logique du paysan
silence sciant les têtes de lunes tombant
dans mes caresses de serpent
et mors à même les lèvres noires du douanier
giclé d'un hors bâtard de seps corruptible
reste ami quand même
canaille de tous temps
de tes serrements d'algue vétuste
de tes normes
de tes soldes de nom ayant gardé
un éclat du pur cristal des noms
de ces bouges plein tes vingt jambes
de ton humidité
sors comme une aile

l'Europe te fabrique un asthme de sable
et de gouttières
l'Europe
avec sa queue de rat fatal
sors pour entendre le dernier acte de l'hiver
le miracle ne soudoie pas la roue du ciel

salves
et trafics de sangsues noires sous mes rétines
soleil laisse s'infirmer tes mains dans mon sang inaudible
et moi te boire en une giclée de délirium

le ciel complice des belles astuces de ta luette
et l'esclave aux yeux gelés qui joue de la flûte
à merveille dans mes peaux succintes
les vices inédits du sirocco
qui te font soleil mufle de détresse
quand mon sperme catastrophique
étourdit ton sexe de gekko
quand le vent décrète une insurrection sans visage
comme une mutinerie immémorialement espérée
la teneur du Temps
craque en scolopendre à ras des paupières malfamées
de l'estuaire incandescent

je t'abjure — tu gerces les aisselles de ce peuple
terre d'écrit droit en harpon très émeutière —
soleil inscrit au sommier de mes audaces
tes affres émeuvent les patiences résignées
caillées à même
ces anneaux d'iguane sachant que ma paume
porte toujours ses arrières de caroubier

ô chevaux intrépides
par les airs comme par le miracle où frétillent
nos âmes marquées du sceau opératoire
chaque pierre appelle un désastre infantile
l'année passée
je me frappais ma bosse de dromadaire
je saignais le placenta de ces éclipses
mais je n'ai pas dit
je n'ai pas vomi
le mot pistolet qui n'a pas froid aux yeux.

l'œil fini d'un aster nocturne
le mot frileux du monticule
lacèrent le secret mort-né des boules d'abeilles
rêves
entre les incisives du quartz
vols fripés trop loin dans les branches de mes genoux
du haut d'une nausée
au blanc d'une querelle
quel tronc dites ou quelle fable
homme forêt fébrile
fumée lapée par les mâtins eczémateux
du ciel
du nom d'une vague
au nom d'un rhizome
ici le crime achève le vent
lorsque l'absence nous baigne dans le lait des stégomyies
ici la bête
sexes velus des rares astres qui noient mes tempes
quais noirs ta moelle gâtées tes mains nubiles
corps ébréché pourquoi ressac
ton sperme écrit
sous l'arbre vide jeté sur ton corps étiolé
comme une ville inattendue dont on répète
chaque vitre jusqu'à l'île la plus étrange
corps tué par le rythme fugitif du poème
oh
plus loin
la signalisation de ma lymphe claire
les commotions en bas des pistes de ma gauche
les muséums comme des taches d'encre violette
c'est dedans enténébré et pourtant lumineusement
reconnu
où s'affairent des monstres sous l'ordre d'un céraste
que se massacre un peuple souffreteux
entre les trombes d'un jeu royal
l'amour n'est plus tolérable oh bouillie la mort
nichée gazouillant comme au début des roses
et des couronnes de ruisseaux creusant le choc salaire
terre promulguée
vigne et pomme de gorge en sein suivant
la respiration sourde où le songe s'accroisse
jupes de lumière et moi soudain épris d'une arme
de silice qu'un ancêtre a mis des siècles à faire briller
j'intercepte les éclatements
devant tes peurs d'orifices inoubliés
oh matrices divulguées que naisse la chair
non plus charogne furetant autour des roches
et des ruches non plus pardon ni baisegale
vivre ce soufre qui fend nos doigts
saccageur
je t'écroulerai du pied et de la tête
mais
caverne
eau-séisme-de-carne-et-de-caverne
ruisselait sa voix revolver dans le nimbus
de nos sinistres dont nulle planète ne sait le nom
il sortit le verbe l'ayant endommagé de salives malignes
le diable posait ses nasses et soldait la peau
du peuple savamment cousue par le prophète
il se gargarisa de nos sangs trop frais



pour une guerre fratricide (le mulet de l'aube ancienne
fut sellé
Kahina
hissant ta prunelle comme un drapeau
couleuvres grises bidonvilles steppes de globules
d'affiches portant le prix de nos têtes
dérapées
vieux policier qui décèles chaque énigme chaque trace)
bila : mille audaces sans recul fusil et ventre
tortures
quand finit l'œil d'un aster nocturne
dans les involucres du printemps tuberculeux
quand le danger trépide sur les faces
ce drapeau est à refaire
à l'instar du sort du Sebou
et du Sous parfumant la plaine des étoiles englouties
vieux policier qui décèles chaque énigme chaque trace
j'avance dans la mauvaise tournure du Temps
mais je troque tant pis je troque mes rages
contre la belle bouche bée sur le trottoir de l'émeute.

Reddition
simple parole d'allégeance
et la terre pâlit

sauf mais pas sain

l'écharde pille
ce têtard accuse
et d'abord contre qui léverai-je l'orteil ou le pouce

J'accuse encore
cette fois reddition
simple parole d'allégeance
c'en est trop
vaste vaste l'incendie vaste
et les bombes vastes
et ce maudit Archimède à la fenêtre
tourne tourne vaste séisme
explose jeunesse de baobab
tourne tourne la ronde du scorpion
et le suicide de l'arachnide
noir comme ma face
ou ce corbeau qui me veille
tourne tourne l'axe tourne
double
foule tessons de gouffres
facette double
tu meurs
mais ta place est une chaise électrique
il n'y aura pas de relève

A la poubelle poème
A la poubelle rythme
A la poubelle silence

le mot tonne
j'en suis la première victime
cependant je l'extrais
et le propulse
vers vous

J'accuse encore
et moi-même d'abord
d'être votre animal sociable
votre vache à petit lait

ce lucre sèche
parmi la terre
l'arbre
je m'y étends
et tourne tourne la manivelle des siècles
la décoction des armes tourne
MINÉ
notre globe est miné
la vie terrienne est minée
nos voix humaines sont polluées
quand tourne tourne les équations
les racines cubiques de missiles
Arrête-toi pont aérien de ruines
Cham bâtard
mouche-toi
tu pâlis aussi
et ma face brûle
comme une coriandre sèche
ma face qui ne me ressemble plus
ma face
tombe
grappe de fourmis et de crachats
ma face crie

■

Mon corps se soulève
un poème me tord
je l'éjacule
comme un fœtus rance
je le détache
le dépose sous vos lamelles
vos lentilles détraquées
ce n'est vaccin que je vous sers
formules magiques ou vérités allègres

Seigneur donnez-nous notre lot d'absurdités quoti-
[diennes
et préservez-nous de notre accablante liberté

je vous émascule
dans vos fiertés d'époux
votre culture claironnante
vos babils de palier
vous enlaidissez mon texte
vous m'éteignez
vous me ramollissez
vous me disséquez en petites cérémonies
comment-ça-va-et-la-santé-c'est-le-principal
vous m'assenez vos fadeurs
vos façons de plain-pied
votre horizontale familiarité

vous me schématisez mes frères
mais vous souillez à peine mon tronc
j'ai des racines
un itinéraire souterrain de signes
un souffle d'éléments inconnus

Sortez de mon corps
hyènes à balafres
évacuez mon sang jaune de vos biles
sortez
à jamais salpêtres et poubelles
j'ai claqué ma vie
en aumônes
à votre oubli
je pars
je vous laisse ma carapace
mon appétit et mon langage quotidiens
je m'exile parmi vous
je me tais
je rentre ma colère
ma fraternité qui vous choque
mes mots qui s'usent à votre encontre
gèlent sous votre regard
des poèmes me guettent
complotent
les charges
ma mise à mort

■

Il gèle
quelque part dans mon cerveau
une verrière se brise dans mes tempes
un peuple claque des dents
disons que des enfants meurent
qu'une femme avorte
qu'un mâle se prostitue
un cri m'arrête
blasphème jeté
aux entrailles du ciel
le cimetière se repeuple
de mains
Il neige sur des tombes
là quelque part
dans mon cerveau

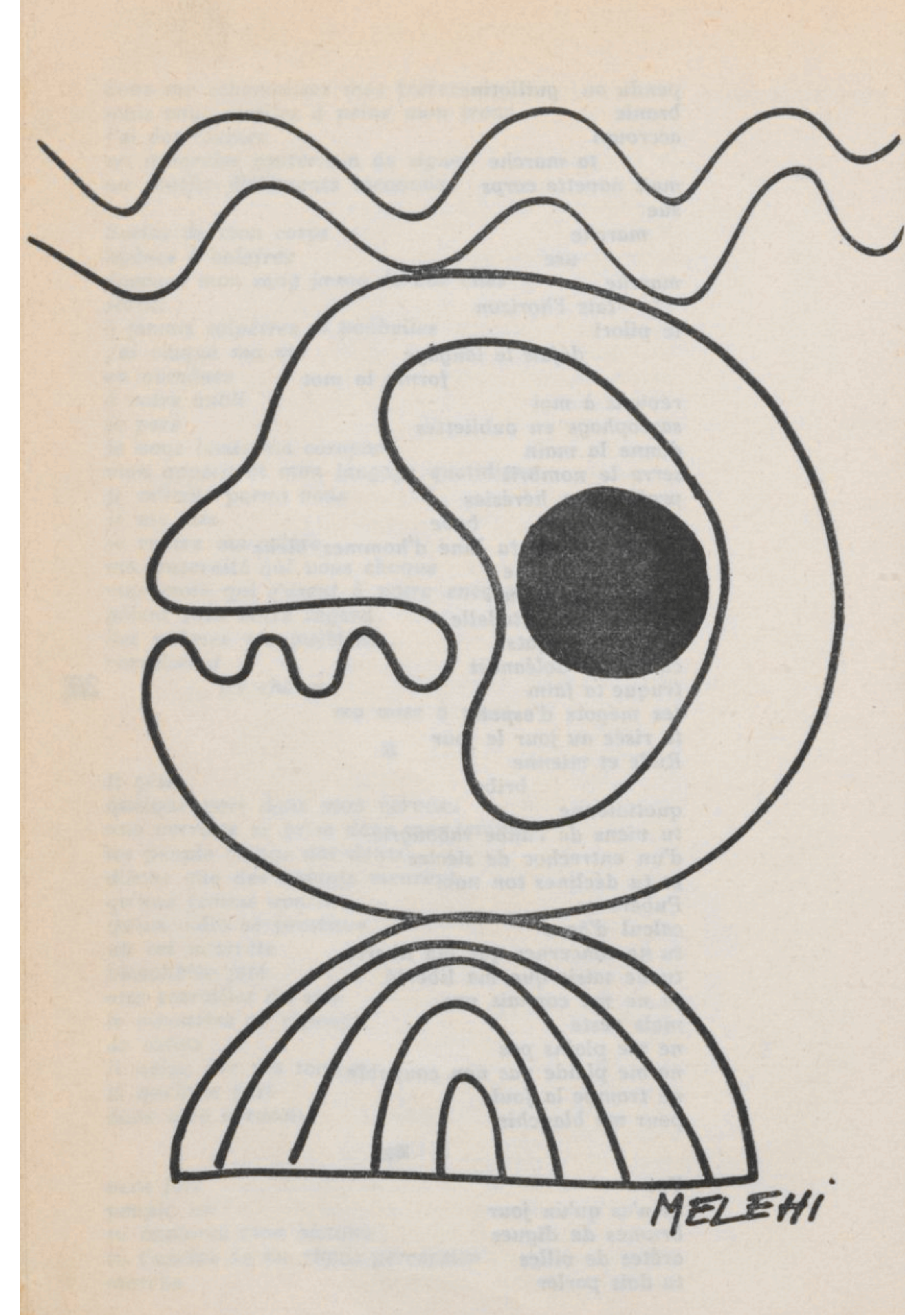
■

vent fort
peuple un
tu explores mon histoire
tu t'exclus de ma rigide perception
marche

pendu ou guillotine
branle
accroupi
ta marche
mais navette corps
sue
marche
use
marche
tais l'horizon
le pilori
défais le langage
forme le mot
reviens à moi
sarcophage en oubliettes
donne la main
serre le nombril
profère tes hérésies
bave
je n'aime pas ta lune d'hommes bleus
écrase la recette
vent corps adouci
créneaux de citadelle
horde de forçats
cache tes doléances
truque ta faim
tes mégots d'espoir
ta risée au jour le jour
Rude et mienne
bribe
quotidienne
tu viens de l'aube rabougrie
d'un entrechoc de siècles
et tu déclines ton nom
Pubère
calcul d'âges
tu ne concernes que ma liberté
tu ne saisis que ma liberté
tu ne me connais pas
mais reste
ne me plains pas
ne me plaide pas non coupable
ne trompe la foule
pour me blanchir

■

Toi
tu n'as qu'un jour
brumes de digues
arêtes de villes
tu dois parler


MELEHI

partir après serait facile
ils te lapideront
dis alors ce qu'un poignard peut suggérer
entre l'œil et la plaie
raconte ce sang
qui s'évapore dans ton haleine
dis-leur
si ta portée romance
ou alors quoi
rêves-tu de paradis
de houris papillons
ou de petits anges ambroisie
Tu montes la garde
ta torche c'est le mot
qui explose dans tes artères
ne ricane pas
je suis sérieux
de ce sérieux plein de gaz
je m'enfle
pour éclater aux carrefours
aux puits
aux sources

Ainsi polluer
la vie stérilisée du monde

J'accuse encore
reddition
simple parole d'allégeance

mais cette humanité m'indiffère
dans ses copulations
ses dermes à fleur de peau
ses coïts entre deux biftecks
Peuples sans mémoire
aucune
peules de mâchefer et de grésil
les miens sont musclés
la peau sombre
et le derme calleux
et tourne tourne la noria
d'un temps nul
tourne tourne l'arbitraire des saisons
tourne vaste vent de criquets
des loques
le typhus
le trachome
les bâtiments se taisent
quand tourne tourne la mort
dans les ruelles
boueuses
comme ma face

dépossédé de cette face
qu'une taupe a nuitamment souillée
ma face
multipliée dans toutes les faces
qui crient
la voix du ventre
du sexe
et d'une dignité blême
non-écrite
qui rode
dans un bombardement naïf
de frondes

exorcisme

Mais les ramages, les racines à qui sont ces pommes,
[ces figues et ce nopal

à qui cette toux sale
et ces crachats dans la mémoire.
Je connais cet aveugle
et cet autre homme fouillant dans mes hargnes
mes lunes et mes timbales je te les donne
je ne veux pas de ces rêves où l'on étrangle des
[chiens poitrinaires
où l'on fume du kif à la santé des douleurs
tes kifs sentent la peste tes kifs sont un marécage
[de fièvre
et moi j'ai mes légendes
j'ai mes talismans contre le désespoir
va-t'en
mon nombril
on le noue de morts jamais connus
de morts stupides
alors qu'il me faudrait tous les oiseaux d'Afrique
tous les fleuves d'Afrique
mon Afrique à corps de sphinx et qui est jeune belle
non la bâtarde l'Afrique de Tschombé à casque
[américain
et qui se nourrit de porc et de lézards
je te dis
que tu pouvais laisser mon cri comme un coq
[imbécile perché des siècles
sur un arbre
et serait restée mâle ma détresse
nous aurions été comme tous ceux qui doivent
[un jour
respirer à pleins poumons sable et tempête
mais que sais-tu de mes haines de mes impraticables
[fleuves de haine
de mes montagnes de haine
tu restes terre et vient mourir dans mes rêves
un prince aliéné le corps torturé d'abeilles
debout j'ai dit
pas les vents frappés de cécité
ni ces complots dans mes tumeurs dans mon foie
[menstrues ces viols
moi nomade
je guéris par écritures de sable
parle

mais d'une terre qui reste aux flancs comme une
[âpre promesse
parle
mais poésie
comme cénure la malaria
quelle douleur fut jamais mienne si ce n'est
maisons closes lits défaits
que fait-elle encore dans mon désert
cette putain d'exil
avec ses caftans ses bouquets de kif
tu dis sang tu dis rêve
et c'est pour moi le grand sud en clameurs dilu-
[viennes dans tes matrices
ce sud de marées
ce sud de siba
tu cries mon nom à tous les chemins ici on lapide
[un prophète homosexuel
il n'y a pas de vent
il n'y a pas d'étang
salauds tous les arbres
je dis bien
de part en part dans tes lunes un javelot numide
et tes mouches et ce safran et ce chacal
et cette mort que porte le bédouin inscrite sur la
[main

ouvre tes jambes la mort
je suis un chien mort-sang mort-lune mémoire
[exsangue je suis chien
je ne veux pas à ton passage de chapelet qu'on égrène
ni mosquée de déluge ni méandre rien absolument
[rien
moi tumulte moi la foule moi la ville moi mendiant
[sur les grèves de l'histoire
la ville jetée à ses défaites
moi
le sang
moi
la foudre
moi les clameurs du sang désormais vappes de rat
tu pourrais me donner la mort
dehors une légende
puis la nudité cailleuse de ta mémoire
moi drogue
et ce n'est pas fini les tortures
il y aura ce Congo
puis moi jusqu'aux caroubiers fossiles de ton sexe
d'orage
métamorphose
moi le meurtre

Tant pis si je hais la lune
je suis celui qui parle toujours de voyage
on ne m'a jamais prêté de brosse à dents
(Salut mon ancêtre j'ai les mains pleines de varices)
Il me plaît de haïr la lune de cracher dessus comme
[un dément

il y a dans mon âme
des caravanes
d'interminables croisades vers la vengeance
et j'ai dit tout le monde a dit
que la tristesse de l'homme était la plus forte
était sans limites. Aujourd'hui
j'ai besoin des yeux d'un enfant perdu
non pas la lune quand elle se lève innombrable
[au sud

des yeux primitifs
afin d'y crier la solitude du cœur
y connaître la genèse
de cette Afrique bruyante et pleine de gestes
qui tord dans ses poings les destinées
pas la lune mièvre des chants andalous
mais les yeux d'un enfant égaré
avant qu'on ne l'assassine et qu'il ne revienne dans
[mon rêve

avec des roses de sable des chants inoubliables
l'homme que l'on découvre aujourd'hui est le même
[qu'on attend

dans les ténèbres de l'esprit
dans une poignée de terre oui j'écoute la voix
[des siècles

je lis les tempêtes
(Salut à toi mon ancêtre j'ai les mains pleines de
[varices)

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné :

NOM ....

PRÉNOMS ....

ADRESSE ....

PAYS ....

désire m'abonner à la revue trimestrielle « SOUFFLES » pour une durée d'un an.

Signature :

TARIF ANNUEL

	Abonnement simple	*Abonnement de soutien*
Afrique du Nord	10 DH	50 DH
Afrique	20 DH	50 DH
Etranger	20 DH	50 DH

Somme que je verse à votre compte chèque postal : Rabat 989 79 ou que je vous adresse par mandat poste ou chèque bancaire à l'ordre de « SOUFFLES », 10, rue Jouinot-Gambetta, Rabat.

hamid el houadri

né à Casablanca en 1944, Secrétaire d'administration, chômeur. A publié dans des périodiques uniquement des poèmes traduits en Français. Ecrit des nouvelles.

mohammed fatha

né en 1944 à Casablanca.
Employé.

mohammed khaïr-eddine

né voici 24 ans à Tafraout. Etudes secondaires. Fonction publique. Connais assez Agadir pour me permettre d'inventer « un petit séisme salvateur », dans un petit livre où la ville semble plutôt disséminée, mais où les rescapés s'attachent profondément au moindre éboulis de leurs anciennes demeures... » Suis en France depuis 6 mois. Collabore à des revues françaises, belges, etc... Ne désespère pas de la vie mais condamne violemment ses mastiqueurs qui abusent le plus souvent possible du frère pro-chain (pro-chien).

M. K.-E.

abdellatif laâbi

Présumé né en 1942 à Fès. Les ruelles et les cimetières. L'héritage, un joli fiasco. Plutôt bâtardise. Le pays pétrifié, autant se spécialiser dans l'hibernation des lichens. Mais il y a les aisselles fauves, les tatouages, l'ignorance qui pète les mots musclés.
Alors je termine « Atavismes », 10 poèmes kilométriques à faire sortir les chacals. Diverses activités culturelles. Participation dans des revues au Maroc et à l'étranger.
Enseignant.

A.L.

el mostafa nissaboury

né en 1943 à Casa. Etudes secondaires. Instituteur. Commis. Porteur. Capable, aussi bien, de faire espion ou bandit de grands chemins. Poète tout court.
J'ai aluni au Sud un matin de septembre et fait miens tous les soleils d'Afrique.
Collaboration avec Khaïr-Eddine à la création d'une revue-tract.
Salaud.

E.M. N.

couverture

mohamed melehi

ILLUSTRATIONS BELKAHIA CHEBAA MELEHI 35

imprimerie
e.m.i.-tanger

Prix 2,50 DH